serva peu de temps. De retour à Rome, à l'appel du cardinal Caprara, il fut nommé professeur d'histoire et de mythologie et secrétaire perpétuel de l'Académie romaine d'archéologie. Nous citerons de lui, outre de nombreux mémoires insérés dans les *Atti dell' Accademia italiana : la Roma antica, le Statue del museo Chiaramonti i monumenti inediti*, la *Pittura comparata*, etc.

GUATTE s. f. (goua-te). Ichthyol. Nom vulgaire de la jeune alose.

GUATTÉRIE s. f. (goua-té-rî — de *Guatteri*, botan. ital.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des anonacées, tribu des anonées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Asie et l'Amérique tropicales.

GUATUPUCA s. m. (goua-tu-pu-ka). Ichthyol. Poisson du genre labre.

GUAURA, ville de la république péruvienne, intendance et à 118 kilom. N.-O. de Lima, sur l'océan Pacifique et près de la rive gauche du fleuve de son nom; 3,550 hab. Elle se compose uniquement d'une rue très-longue que terminent un pont jeté sur le fleuve et une tour défendue par une redoute. Port commode et sûr. Dans les environs, vastes salines et ruines d'anciens édifices bâtis par les premiers habitants de la contrée.

GUAURA, fleuve du Pérou (Amérique du Sud). Il prend sa source sur le versant occidental de la principale chaîne des Andes et se jette dans l'océan Pacifique, à peu de distance de la ville de Guaura, après un cours de 145 kilom.

GUAVIARE ou **GUAYAVERO**, rivière de l'Amérique méridionale, dans la république de la Nouvelle-Grenade. Elle prend sa source dans la Sierra de Parduos, à 12 kilom. S.-O. de Santa-Fe de Bogota, et se jette dans l'Orénoque près de San-Fernando, après un cours de 720 kilom. à travers les Etats de Boyaca et de Cundinamarca.

GUAXACA, prov. de l'Amérique septentrionale, dans le Mexique. Elle a 100 lieues de longueur, 50 de largeur et est très-fertile en froment, maïs, cacao, casse et cochenille. Il se trouve dans son voisinage quelques mines d'or, d'argent et de cristal. Chef-lieu, Antequera.

GUAXIMA s. m. (goua-ksi-ma). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des malvacées, propres au Brésil, et dont l'écorce est textile.

GUAXINIM s. m. (goua-ksi-nimm). Mamm. Espèce de chien sauvage du Brésil.

— **Encycl.** La taille de ce mammifère tient le milieu entre celle du renard, dont il se rapproche par le pelage, et celle du culpeu, dont il diffère essentiellement; car ce dernier est ordinairement dépourvu de poils et a la peau bleue ou noire, tandis que le *guaxinim* a des poils gris, plus longs et plus abondants vers la partie inférieure de la queue. C'est un carnivore d'un caractère taciturne; il marche solitaire et ordinairement pendant la partie la plus sombre de la nuit. Il est très-vigoureux et très-rapide; il peut faire jusqu'à 120 kilomètres dans une seule nuit. Il a aux pattes de derrière un doigt très-long qui laisse une profonde empreinte dans la terre. Il vit presque exclusivement d'écrevisses, qu'il pêche en introduisant sa queue dans les trous qu'il devine être la retraite de ces crustacés; lorsqu'il sent que ces derniers s'y sont attachés en nombre suffisant, il la retire rapidement, puis s'empare de sa proie. Cette particularité explique pourquoi la queue des *guaxinims* adultes est toujours pelée, enflée et rugueuse.

GUAY, pseudonyme sous lequel le P. Garasse a publié le plus curieux de ses ouvrages : *Nouveau jugement et censure de la Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps* (1624). V. GARASSE.

GUAY (Jacques), graveur français, né à Marseille vers 1715, mort à Paris en 1787. Il prit d'abord des leçons de Boucher, puis abandonna la peinture pour s'attacher à l'étude de la gravure en pierres fines, et se rendit dans ce but en Italie. De retour en France, après un assez long séjour à Florence et à Rome, Guay succéda à Barrier comme graveur en pierres fines du Cabinet du roi et fut admis à l'Académie de peinture en 1742. Il jouit d'un grande faveur auprès de Mme de Pompadour, qui s'occupait elle-même de gravure. On cite parmi ses travaux un *Antinoüs*, d'après une statue de la galerie du cardinal Albani, et la *Bataille de Fontenoy*, d'après un dessin de Bouchardon.

GUAY-TROUIN (René DU), célèbre marin français. V. DUGUAY-TROUIN.

GUAYAMA, ville des Antilles, dans l'île de Porto-Rico, sur la côte méridionale; 5,000 hab. Exportation de riz, de café, de sucre, de maïs, de tabac et de piment.

GUAYAQUIL (DÉPARTEMENT DE), division administrative de la république de l'Equateur, entre la république de la Nouvelle-Grenade au N., le département de l'Escuador à l'E., celui de l'Assuay au S. et le Pacifique à l'O.; 260 kilom. du N. au S. et 160 de l'E. à l'O.; 100,000 hab. Ch.-l., Guayaquil. C'est une belle et vaste plaine, entrecoupée de vallées bien arrosées et terminée à l'E. par la chaîne des Andes. Le Guayaquil, le Daule, le Caracol et le Rio de las Esmeraldas sont les principaux cours d'eau de ce beau et fertile pays, qui deviendrait certainement une des contrées les plus florissantes du globe, si la chaleur y était moins suffocante et le climat plus sain. Il est rare, en effet, que la saison des pluies n'y soit pas escortée d'une foule de maladies épidémiques. L'élève des bœufs, des chevaux, des mulets, des porcs et de la volaille y donne d'excellents résultats; la chasse et la pêche y sont aussi très-productives. On trouve dans les montagnes des émeraudes d'une grande valeur. La construction des navires et la fabrication de chapeaux, d'une espèce de jonc blanc et très-fin, donnent lieu à un commerce considérable. Les habitants du Guayaquil ont aussi d'autres branches d'industrie, parmi lesquelles nous signalerons la teinture du coton au moyen de la pourpre et la fabrication de grosses toiles. Le commerce d'exportation a pour principaux aliments le tabac, la cire, le coton et les bois de construction.

GUAYAQUIL, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Equateur, ch.-l. du départ. de son nom, à 225 kilom. S.-O. de Quito, sur le fleuve de son nom, à 30 kilom. de son embouchure dans l'océan Pacifique, par 2° 11' de latit. S. et 82° 18' de longit. O.; 22,000 hab. Evêché, collége, école de navigation. Commerce actif. C'est l'un des marchés les plus importants du pays pour le cacao, le quinquina, le tabac et les bois de teinture. Un pont de bois de 800 mètres de longueur relie la vieille ville (*citade vieja*) à la ville neuve (*citade nueva*). Cette dernière possède un vaste chantier pour la construction des vaisseaux. La vieille ville, bâtie en bois, est adossée à une haute colline que couronne le couvent de San-Domingo. Sauf les bâtiments du collége et ceux de l'arsenal maritime, Guayaquil ne renferme pas d'édifice digne d'attention.

Le port de Guayaquil, défendu par trois forts, est la station ordinaire de la marine militaire de l'Etat. La ville fut fondée, en 1533, par Fr. Pizarre, sur la baie de Charapoto. Quatre ans plus tard, la ville ayant été en grande partie détruite par les Indiens, Fr. de Orella la fit rebâtir sur la rive droite du Guayaquil. Elle fut élevée enfin, en 1693, sur la place qu'elle occupe aujourd'hui. De terribles incendies la dévastèrent à plusieurs reprises, notamment en 1707 et en 1764. Elle est aussi exposée à être inondée par les eaux du Guayaquil, dont le niveau est plus élevé que celui de la plupart des rues de la ville.

GUAYAQUIL, fleuve de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Equateur. Il sort du lac de Sambovamban, coule d'abord à l'O., puis au S., baigne la ville de Guayaquil et se jette dans le golfe de son nom après un cours de 90 kilom. Le lit du fleuve est large et profond, mais il est obstrué par des bancs de sable qui en rendent la navigation difficile et même périlleuse. Les débordements du Guayaquil sont fréquents; ses eaux nourrissent un grand nombre de crocodiles.

GUAYAQUIL (golfe de), golfe du grand Océan, entre les côtes de la république de l'Equateur et du Pérou. Sa profondeur dans les terres est d'environ 150 kilom. L'entrée a 240 kilom. de largeur. Les fleuves Guayaquil, Naraujal, Tumbez y ont leurs embouchures.

GUAYAQUILITE s. f. (goua-ia-ki-li-te — de *Guayaquil*, nom de ville). Minér. Oxycarbure d'hydrogène naturel, ainsi appelé parce qu'il a été trouvé aux environs de Guayaquil, dans la république de l'Equateur.

— **Encycl.** La *guayaquilite* est une substance jaune de miel, opaque et d'aspect résineux. Elle est peu soluble dans l'eau, mais facilement soluble dans l'alcool. Une température de 68° centig. suffit pour la faire entrer en fusion. Sa pesanteur spécifique est de 1,092. D'après l'analyse de Johnston, elle se compose de 76,67 de carbone, 8,17 d'hydrogène et 15,16 d'oxygène.

GUAYAVE et **GUAYAVIER**. Bot. V. GOYAVE, GOYAVIER.

GUAYMAS, ville et port du Mexique, dans l'Etat de Sonora-et-Cinaloa, sur le golfe de Californie et le grand Océan, à 320 kilom. N.-E. de Cinaloa; 600 hab. Bon port pouvant recevoir 200 bâtiments. Entrepôt de commerce entre la Chine et l'Amérique du Nord. Cette ville, toute moderne, prend, grâce à sa situation et à son commerce, de jour en jour plus d'importance.

GUAYRA (LA) ou **LA GOAYRE**, ville maritime de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, avec un port peu sûr, mais néanmoins très-fréquenté sur la mer des Antilles, à 17 kilom. N.-O. de Caracas; 8,000 hab. Consulat français. Commerce maritime très-important. Les marchands de Brême et de Hambourg y possèdent des maisons pour les cafés. Ses principaux articles d'exportation sont le cacao, le café, l'indigo et les cuirs; les importations consistent principalement en objets manufacturés, en substances alimentaires, vins, etc. La chaîne de montagnes qui sépare le port de La Guayra de la vallée de Caracas descend presque à pic jusqu'à la mer; il n'y a pas plus de 150 mètres entre leur base et l'Océan, de sorte que les maisons de la ville sont bâties contre le roc, la montagne formant leur mur de derrière. La ville est commandée par la batterie de *Cerro-Colorado*, et les fortifications du côté de la mer sont bien disposées et en bon état. Climat très-chaud, souvent funeste aux Européens. Fondée en 1588, cette ville fut ruinée, en 1812, par un tremblement de terre. Les Anglais l'assiégèrent inutilement en 1739 et en 1743.

GUAYRE s. m. (guè-re). Noble, chez les Guanches.

GUAZE s. m. (goua-ze). Ichthyol. Poisson du genre labre, qui vit en pleine mer.

GUAZOUBIRA s. m. (goua-zou-bi-ra). Mamm. Cerf du Paraguay, appelé aussi GUAZOUPITA.

GUAZOUPOUCOU s. m. (goua-zou-pou-kou). Mamm. Chevreuil d'Amérique.

GUAZUMA s. m. (goua-zu-ma). Bot. Genre d'arbres, de la famille des byttnériacées, tribu des byttnériées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale : *Le* GUAZUMA *à feuilles d'orme est très-commun à Saint-Domingue*. (Lemaire.)

— **Encycl.** Le genre *guazuma* renferme des arbres à feuilles alternes, ovales oblongues, dentées, pubescentes cotonneuses, munies de stipules caduques; les fleurs sont disposées en corymbes axillaires; le fruit est une capsule arrondie, ligneuse, à cinq loges contenant de nombreuses graines anguleuses, à tégument épais et coriace. Ce genre comprend trois ou quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. Le *guazuma* à feuilles d'orme, appelé aussi *bois d'orme, bubrome, mutamba, mutombo, orme d'Amérique*, etc., est un arbre de 10 à 15 mètres, divisé au sommet en nombreux rameaux qui portent un feuillage touffu et de petites fleurs blanchâtres. Cet arbre habite les régions chaudes de l'Amérique, depuis les Antilles jusqu'au Brésil. On le trouve dans les stations les plus diverses, et il est soigneusement cultivé dans plusieurs localités. Peu exigeant sur la nature du sol, il est facile à propager; le plus souvent, on se contente de transplanter par un temps de pluie les jeunes plants provenant des graines qui tombent au pied des vieux arbres. Sa croissance est rapide; mais, comme ses racines s'enfoncent peu profondément et que sa large cime étalée donne beaucoup de prise aux vents, il est sujet à être déraciné. Aussi a-t-on soin de l'étêter tous les cinq ou six ans, vers la saison des pluies, à la hauteur de 3 à 4 mètres; un mois après, il pousse de jeunes rameaux qui se couvrent de feuilles, et qui forment, comme nos orangers tenus en caisse, une cime arrondie de 5 à 6 mètres de tour. On forme avec cet arbre des avenues qui donnent un délicieux ombrage. Le bois du *guazuma* est blanc, mou et se travaille facilement; on en fait des barriques destinées à renfermer les sucres bruts que l'on expédie en Europe. La seconde écorce est pleine d'un mucilage qu'on emploie en cataplasmes ou en bains émollients et laxatifs; les feuilles et les fruits possèdent la même propriété. Les bourgeons et les feuilles sont fort recherchés de tous les animaux domestiques et fournissent une précieuse ressource dans les temps de sécheresse; leur décoction sert à clarifier le vesou. On fait avec le fruit une sorte de bière et de l'alcool, et les graines sont utilisées pour la nourriture du bétail.

GUAZZESI (Laurent), poëte et archéologue italien, né à Arezzo en 1708, mort à Pise en 1764. Il fut intendant des canaux de l'arrondissement de Pise, et il a laissé des ouvrages écrits avec élégance et dans lesquels on trouve une érudition très-variée. On a de lui : des poésies, des élégies, des sonnets, etc., des dissertations, des traductions de l'*Iphigénie* de Racine (1750), de l'*Alzire* de Voltaire (1751); des *Lettres critiques* (1752); des *Observations historiques* (1752), etc. Ses *Œuvres* ont été réunies et publiées à Pise (1766, 4 vol. in-4°).

GUAZZO (Etienne), littérateur italien, né à Casal en 1530, mort à Pavie en 1593. Il fut attaché, en qualité de secrétaire, à Marguerite, duchesse de Mantoue, puis à Louis de Gonzague, duc de Nevers. Il devint membre de plusieurs Académies et cultiva avec beaucoup de succès les belles-lettres et la poésie. Ses principaux écrits sont : la *Civil conversazione* (Venise, 1574, in-4°); *Dialoghi piacevoli* (Venise, 1584); *Rime* (1592), etc.

GUBAZE, roi des Lazes de la Colchide (aujourd'hui *Imérétie*), mort vers 555 de notre ère. Il fit alliance avec Justinien, qui lui donna un traitement avec le titre de silentiaire; mais, faute de secours, il se vit bientôt contraint de subir et d'accepter le joug de Chosroès, roi de Perse (528). Lorsque Bélisaire eut forcé ce dernier à retirer ses troupes de la Colchide, Gubaze revint à l'alliance romaine et défendit avec beaucoup de courage ses frontières contre de nouvelles invasions persanes. Bientôt cependant il eut des démêlés avec les généraux romains, Jean et Rusticus, qui, au lieu de s'occuper uniquement de défendre le pays, y commettaient des actes d'oppression. Ces généraux résolurent de se défaire du roi, et, prétextant une trahison secrète, le firent assassiner. La mort de Gubaze provoqua une indignation générale chez les Lazes, dont ce souverain s'était gagné l'affection. Justinien, comprenant la nécessité de ne pas s'aliéner un pays qui était la clef de l'empire dans ces régions, ordonna que les meurtriers fussent solennellement jugés, et il envoya à cet effet un sénateur pour présider aux débats publics. Le procès eut lieu, en effet, et Jean et Rusticus, déclarés coupables d'assassinat, furent décapités.

GUBBIO, en latin *Eugubium, Iguvium*, ville d'Italie, prov. d'Urbin-et-Pesaro, à 40 kilom. S. de Pesaro, au pied des Apennins, ch.-l. de district; 4,000 hab. Evêché; fabrication d'étoffes de laine et de soieries. Les principales curiosités de Gubbio sont : le palais de la commune, qui date de 1340; la cathédrale; les églises de Sainte-Marie-Nouvelle, de Saint-Augustin, de Saint-François, de Saint-Dominique (cette dernière est ornée de belles peintures), et surtout les fameuses *tables* trouvées dans les ruines d'un théâtre, près de la ville, en 1444, et dont sept sont encore conservées à Gubbio. Ces tables portent des inscriptions en ombrien, en latin et en caractères étrusques. Elles ont donné lieu à bien des travaux et à des opinions diverses.

GUBBIO (Felice DA), peintre italien. V. DAMIANI.

GUBEN, ville de Prusse, prov. de Brandebourg, régence et à 44 kilom. de Francfort-sur-l'Oder, ch.-l. du cercle de son nom, sur la Neisse; 17,554 hab. Gymnase évangélique; culture de la vigne et des arbres à fruits dans les environs. Fabrication importante de draps, de tabac, de cuirs et de toiles. Brasseries, tanneries. Prise par les Tchèques en 1434 et en 1437, elle resta en leur pouvoir jusqu'en 1620, époque à laquelle elle appartint à la Saxe. Elle tomba encore, en 1631 et 1632, aux mains des Suédois, qui ne surent pas la conserver et vinrent de nouveau l'attaquer sans succès en 1645. ‖ Le cercle de Guben mesure une superficie de 145 kilom. carrés et compte une population de 57,526 hab.

GUBÉRA s. m. (gu-bé-ra). Bot. Espèce de sorbier qui fournit la laque.

GUBERNACULUM TESTIS s. m. (gu-bèr-na-ku-lomm-tè-stiss — mots lat. qui signif. *gouvernail du testicule*). Anat. Nom donné au muscle strié ou crémaster.

— **Encycl.** Le *gubernaculum testis* est un cordon destiné à faciliter la migration du testicule dans le scrotum. Ce cordon s'insère par son extrémité supérieure à la partie inférieure du testicule, et, par son extrémité inférieure, il se divise en trois faisceaux : un externe, qui se fixe à l'arcade crurale, au niveau de l'épine iliaque antéro-inférieure; un interne, qui pénètre dans le canal inguinal, et va s'insérer à l'épine du pubis, et un moyen, qui passe dans le canal inguinal et va se fixer au fond du scrotum. Ce cordon est placé sous le péritoine, au devant du psoas. Il est formé de fibres musculaires striées et d'un faisceau cellulo-vasculaire. Ce faisceau, qui constitue l'axe du cordon, forme la division du *gubernaculum* qui se porte au fond du scrotum; les fibres musculaires, en se séparant en bas, constituent les deux faisceaux latéraux du *gubernaculum* qui viennent d'être indiqués.

GUBERNÈTE s. m. (gu-bèr-nè-te — du gr. *kubernêtês*, pilote). Ornith. Genre d'oiseaux formé aux dépens des tyrans.

GUBITZ (Frédéric-Guillaume), graveur et littérateur allemand, né à Leipzig en 1786. A la suite de revers de fortune, il abandonna la théologie pour entrer chez un imprimeur, apprit à fondre les caractères, puis étudia la gravure, principalement la gravure sur bois, et exposa à Berlin, dès l'âge de quatorze ans, des planches qui furent remarquées. En 1805, le jeune Gubitz devint professeur de gravure à l'Académie des beaux-arts de Berlin; mais, dès l'année suivante, il donna sa démission, à la suite de démêlés avec ses chefs hiérarchiques. C'est alors qu'il commença à se tourner vers la littérature. De 1807 à 1809, il rédigea avec beaucoup de talent un journal périodique libéral, intitulé la *Patrie*. Pendant l'occupation française, il fut condamné à six semaines d'emprisonnement sous l'inculpation de conspiration politique. Déposant alors la plume, il reprit son burin et exécuta de remarquables planches, dont les plus connues sont : le *Sauveur des hommes*, d'après Lucas de Cranach, et le portrait de la *Comtesse de Voss*. En 1814, il fit jouer à Berlin sa première œuvre dramatique, l'*Epreuve du talent*, dont le succès fut très-vif, puis composa diverses autres pièces : l'*Amour et la paix, Hans Sachs*, ou le *Soir de la fête de Dürer*, etc., qui parurent réunies sous le titre de *Pièces de théâtre* (Berlin, 1815-1816, 2 vol.). En 1817, il prit la direction d'un journal intitulé le *Sociétaire*, et fut chargé, en 1823, de la critique théâtrale dans la *Gazette de Voss*. Depuis cette époque, Gubitz a publié : les *Bienfaits de la charité* (1818, 4 vol.); *Almanach du théâtre allemand* (1822); *Almanach de l'agréable et de l'utile* (1835 et ann. suiv.); *Almanach populaire de l'Allemagne* (1835 et ann. suiv.), publication qui a donné lieu à de nombreuses imitations; *Cœur et respect humain*, drame; l'*Empereur et la meunière*, comédie (1850); les *Chemins divers*, comédie; la *Réalité et la fantaisie* (1862, 4 vol.), etc. Depuis 1822, M. Gubitz est propriétaire d'une imprimerie, d'une librairie et d'une fonderie de caractères à Berlin. En 1848, il donna à son journal, le *Sociétaire*, le titre de *Sociétaire du peuple*, et en fit un organe de la politique conservatrice. C'est dans cette feuille qu'il a publié ses mémoires, sous le titre d'*Esquisses de ma vie*. — Son fils, Antoine GUBITZ, né en 1821, mort en 1857, s'est fait connaître comme historien et journaliste.

GUBLER (Adolphe), médecin français, né à Metz en 1821. A la suite de brillantes études à la Faculté de médecine de Paris, il passa son doctorat en 1849, obtint au concours, la même année, le titre de professeur agrégé, et, depuis lors, a été successivement chef de clinique de l'Ecole (1850), médecin du Bureau central (1853), médecin de l'hôpital Beaujon. En 1865, l'Académie de médecine l'a appelé à faire partie de ses membres, et il a été nommé, en 1868, professeur de matière médicale et de thérapeutique à la Faculté de médecine de Paris. Outre ses thèses de doctorat et d'agrégation, on a de lui plusieurs mémoires, notamment : *Sur une nouvelle affection du foie liée à la syphilis héréditaire chez les enfants du premier âge* (1852); *Sur l'ictère qui accompagne quelquefois les affections syphilitiques précoces* (1853); *Recherches sur le lait* (1856); *Mémoire sur les paralysies alternes* (1859); *Sur les paralysies dans leurs rapports avec les maladies aiguës* (1860-1861); *Sur l'albuminerie* (1865); *Commentaires thérapeutiques du* Codex medicamentarius (1868, in-8°).

GUCHEU, ville de Chine, dans la province de Quangri. La commodité des rivières qui l'arrosent y fait fleurir le commerce; on recueille le cinabre en abondance dans les montagnes de son territoire. La ville renferme deux temples consacrés aux hommes illustres.

GUDBRANDSDAL, vaste et magnifique région de la Norvége, dans la préfecture (*amt*) de Christian, arrosée par plusieurs cours d'eau. Bornée à l'O., à l'E. et au N. par les plus hautes montagnes des Alpes scandinaves, elle forme une longue vallée habitée par une population très-compacte, qui s'élève à environ 50,000 âmes. L'agriculture y est florissante. L'été y est très-chaud, ce qui n'empêche pas l'hiver d'y être très-froid. La Gudbrandsdal est renommée pour l'excellence et l'étendue de ses pâturages; son bétail est d'un bon rapport; ses chevaux intrépides et vigoureux. C'est aussi la contrée de la Norvége la plus giboyeuse : on y chasse surtout le renne et les oiseaux sauvages; par contre, l'industrie forestière y est relativement peu importante. Les habitants de la Gudbrandsdal joignent à des mœurs patriarcales un esprit cultivé, un cœur droit, un caractère doux et bienveillant; ils sont aussi courageux et braves, et l'on n'a pas oublié, dans la vallée, l'échec terrible qu'en 1612, c'est-à-dire à l'époque où Christian IV, roi de Danemark et de Norvége, était en guerre avec Gustave II Adolphe, ils infligèrent à une troupe de mercenaires écossais qui traversait leur pays pour se rendre en Suède, sous le commandement d'un officier nommé Sinclair. Au moment où cette troupe s'engagea dans le défilé de Kringlen, sorte de Thermopyles norvégiennes, les paysans placés sur les hauteurs firent rouler sur cette troupe des blocs de rochers qui l'écrasèrent jusqu'au dernier homme. Une inscription qu'on lit encore aujourd'hui dans le défilé se termine par ces mots assez fiers : « Par là, l'ennemi et l'univers ont appris ce que peuvent, dans leurs rochers, les braves, hardis et fidèles Norvégiens. »

GUDDOK s. m. (gu-dok). Sorte de violon à trois cordes, en usage chez les paysans russes.

GUDE (Marquard), en latin **Gudius**, archéologue et philologue allemand, né à Rendsbourg (Holstein) en 1635, mort en 1689. Il abandonna la carrière juridique pour se livrer entièrement à son goût pour l'étude des belles-lettres et des antiquités, se rendit en Hollande, où il entra en relations avec Grævius et Gronovius, et fut chargé, en 1659, de l'éducation d'un jeune et riche Hollandais, appelé Samuel Sachs. Gude parcourut d'abord avec son élève la France, l'Angleterre, l'Italie, se liant partout avec les savants les plus distingués, et recueillant dans ses voyages de précieux documents sur l'histoire et les antiquités. Pour rester avec son élève, il refusa des chaires qui lui furent successivement offertes à Duisbourg, à Deventer, à Amsterdam; toutefois, en 1671, il accepta la place de bibliothécaire du duc de Holstein, qui l'envoya en Danemark. En 1675, Samuel Sachs vint à mourir : par son testament, il laissait la plus grande partie de ses biens à son ancien maître. On a prétendu, sans preuves certaines, que Gude abusa de sa qualité d'exécuteur testamentaire pour ravir des legs particuliers faits par Sachs à Gronovius et à Heinsius. Quoi qu'il en soit, Gude se montra très-intéressé dans cette affaire de succession, s'attira l'inimitié d'Heinsius et perdit les bonnes grâces du duc de Holstein (1678). Quelque temps après, il passa, à titre de conseiller, au service du roi de Danemark. Sa riche collection de manuscrits et de documents précieux fut achetée, en 1700, pour la bibliothèque de Wolfenbüttel. On a de lui : *De clinicis sive grabatariis veteris Ecclesiæ* (Iéna, 1657); *Antiquæ inscriptiones cum græcæ tum latinæ* (Leuwarde, 1731, in-fol.); *Marq. Gudii et doctorum vivorum aliorum ad eum epistolæ* (Utrecht, 1697, in-4°). Ces deux derniers recueils ont été publiés après la mort de l'auteur.

GUDEN, rivière du Danemark, dans le Jutland. Elle naît près de Veile, arrose Silkeborg et Randers, et se perd dans le Cattegat ou golfe de Randers, après un cours de 187 kilom. Cette rivière est navigable, pour les petites embarcations, pendant 77 kilom.

GUDEN (Jean-Maurice, comte), jurisconsulte et historien allemand, né en Saxe en 1639, mort en 1688. D'abord avocat à Spire, il devint en 1664 assesseur au tribunal d'Erfurt, se fit recevoir docteur en droit l'année suivante, puis fut successivement professeur de droit romain et de droit public à Erfurt, bourgmestre et recteur de l'université de cette ville. Il reçut, en 1681, le titre de comte palatin. Ses principaux ouvrages sont : *Semidecas quæstionum juridicarum controversarum* (1667), et *Historia Erfurtensis* (1675, in-8°).

GUDEN (Valentin-Ferdinand DE), diplomate et antiquaire allemand, parent du précédent, né à Mayence en 1679, mort en 1758. De retour d'un voyage en Italie et en France, il devint conseiller aulique du margrave de Bade (1706), puis remplit les fonctions de conseiller de révision à Mayence (1718), qu'il quitta, en 1724, pour occuper celles d'assesseur à la chambre impériale. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Sylloge variorum diplomatum monumentorumque veterum* (Francfort, 1728, in-8°), collection de diplômes choisis avec un grand discernement; *Codex diplomaticus exhibens anecdota ab anno* 881 *ad* 1300 (1743-1751, 3 vol. in-4°). Charles et Antoine de Buri ont ajouté deux volumes à ce recueil (1758-1768).

GUDEN (Philippe-Pierre), économiste allemand, né à Rockenem (Hanovre) en 1722, mort en 1794. Il fut, pendant plusieurs années, syndic et trésorier de la ville de Minden, où il mourut. Il a publié, entre autres ouvrages : *De la police et de l'industrie* (Brunswick, 1768); *Des limites de l'administration municipale et du gouvernement de l'Etat* (Gœttingue, 1772); *Des moyens de l'augmentation du commerce d'un pays* (1772); *Recherches historico-politiques sur les finances de la France depuis* 1660 *jusqu'à nos jours* (Hambourg, 1786), etc.

GUDENOF (Boris), csar de Russie. V. GODOUNOF.

GUDENSBERG, ville de Prusse, dans le ci-devant duché de Hesse électorale, cercle et à 7 kilom. N.-E. de Fritzlâr; 2,200 hab. Commerce de fil; mines de fer et de houille.

GUDHEM, district de Suède, dans la province ou gouvernement de Skaraborg; environ 9,000 hab. Il appartenait, au XVIIe siècle, au duc Jean, fils du roi Jean III. Sur les bords du lac Hornborpa, le plus important du district, s'élevait jadis un temple païen, où l'on n'adorait pas moins de cent dieux. Hakon Jarl de Norvége, chrétien farouche, dans son expédition dévastatrice à travers la Westrogothie, le brûla avec tout ce qu'il renfermait. Plusieurs places de sacrifices, outre ce temple, et d'autres souvenirs du culte odinique ont fait donner au district le nom de *Gudhem* (Maison de Dieu). Dans ce même district, et sur les ruines de ce temple incendié, la reine Gunhild ou Gutha fonda, au milieu du XIe siècle, le fameux monastère de Gudhem, qui disparut, comme tous les autres monastères de la Suède, à l'établissement de la Réforme.

GUDI, divinités des bois chez les Slaves. On les voyait paître dans les prairies sous la forme de cerfs.

GUDIN (Charles-Etienne-César), général de la République et de l'Empire, dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile, né à Montargis en 1768, blessé mortellement au combat de Volutina-Gora, le 19 août 1812. Il fut le condisciple de Bonaparte à l'école de Brienne, fit toutes les campagnes de la Révolution, devint général de brigade en 1799, se couvrit de gloire dans la guerre d'Helvétie en emportant la forte position de Grimsel, et en refoulant Souwarov au mont Saint-Gothard, acquit le grade de général de division en 1800, se signala, en 1806, par la prise de Custrin, puis à Eylau (1807), à Eckmuhl et à Wagram (1809), et eut la cuisse emportée par un boulet le lendemain de la bataille de Smolensk, au moment où, sous les ordres de Ney, il culbutait l'armée russe. — Son frère, Pierre-César GUDIN, né en 1774, mort en 1831, fit toutes les campagnes de l'Empire, obtint le grade de général de brigade en 1812, et celui de lieutenant général en 1821.

GUDIN (Théodore), peintre de marines français, né à Paris en 1802. Il passa quelque temps dans l'atelier de Girodet; mais, emporté par son tempérament, il s'éloigna aussitôt des traditions de ce maître, et se lança dans le romantisme le plus fougueux. Ses premières productions, des paysages et des marines, révélèrent un coloriste admirablement doué, un maître dans l'art de brosser rapidement une page éclatante. Malheureusement cette verve s'éteignit vite, pour faire place à une manière factice et conventionnelle, toujours facile, mais toujours la même.

Il débuta au Salon de 1822, et obtint, à celui de 1824, la grande médaille d'or; en 1827, le *Retour des pêcheurs* et l'*Incendie du* Kent, deux pages colorées, pleines d'audace, lui valurent la croix de la Légion d'honneur. Le plus grand enthousiasme accueillait ses moindres toiles, et quelle que fût la prestesse d'exécution de l'artiste, il pouvait à peine satisfaire aux innombrables commandes dont il était accablé. Il faut citer, parmi les meilleurs morceaux de cette époque : le *Sauvetage des passagers du* Colomb; la *Frégate la* Sirène *prise par un coup de vent*; l'*Explosion du fort de l'Empereur à Alger*; *Vue de Constantinople prise en face de Péra*; *Vue de Salenelles à l'embouchure de l'Orne*; *Prise à l'abordage de la goëlette le* Hasard. Ces toiles sont comme perdues au milieu de tout ce que M. Gudin a exposé de 1830 à 1840, sans compter les immenses travaux qu'il entreprit pour les galeries de Versailles, et qu'il nous est impossible d'énumérer.

Une grande célébrité, des honneurs, des récompenses et une brillante fortune furent, pendant toute cette période, le lot de M. Gudin. Poussé par la faveur particulière de Louis-Philippe, il reçut des commandes en grand nombre, et, plein du sentiment indiscutable de sa supériorité, dédaigneux de toute critique et de tout conseil, il exécuta ces immenses toiles qui maintenant sont tombées duns un oubli mérité. La plupart des marines de la galerie de Versailles ne peuvent être considérées, selon l'expression de M. Clément, que comme la caricature du genre, mais la caricature dans des proportions colossales. La révolution de 1848 porta à ses affaires un coup funeste : il lui avait été commandé par Louis-Philippe quatre-vingt-dix tableaux retraçant tous nos fastes maritimes, et soixante-trois seulement avaient été livrés à cette époque. La liquidation de la liste civile acquitta strictement les obligations du roi déchu envers le peintre; mais M. Gudin, qui avait fait de nombreux voyages en vue de la bonne confection de ses toiles, avait conçu d'autres espérances qui se trouvèrent déçues.

Sous l'Empire, M. Gudin resta le peintre officiel de marines, et, tout en protestant de ses sympathies pour la famille royale exilée, il peignit l'*Arrivée de l'empereur à Gênes* (1860), le *Débarquement de la reine d'Angleterre à Cherbourg* (1861), etc., etc.; ce sont peut-être les plus mal conçues et les plus plus péniblement exécutées de toutes ses productions. Napoléon III ne l'en fit pas moins commandeur de la Légion d'honneur, absolument comme Ingres. Il s'était un moment relevé, à l'Exposition de 1855, en choisissant parmi son œuvre entier ses meilleures inspirations; mais ce qu'il exposa depuis aux Salons de 1857 à 1871 ne fit que confirmer les admirateurs mêmes de son talent d'autrefois dans la certitude de sa décadence complète. Le grand pastel du musée du Luxembourg, dans lequel M. Gudin, se fiant trop à la facilité de sa touche, a essayé de rendre des effets de lumière impossibles, n'est pas propre à nous faire revenir sur cette appréciation sévère.

Au plus beau moment de ses succès, il avait épousé la fille de lord Hay, et noué les plus opulentes relations; il possédait le plus bel atelier de tout Paris, donnait dans son hôtel princier des fêtes somptueuses, et avait acheté le château de Beaujon. Tombé du haut de ces grandeurs, dès que Louis-Philippe ne fut plus là pour le soutenir, il essaya, en 1866, d'une vente de ses marines, qui échoua complétement, faute d'amateurs, et aucune de ses récentes productions ne l'a relevé de cette sorte de déchéance où il est tombé depuis vingt ans.

GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), littérateur, né à Paris en 1738, mort en 1812. Il est moins connu aujourd'hui par ses ouvrages que par l'amitié constante qui l'unit à Beaumarchais. Issu d'une famille genevoise, il était, comme l'auteur du *Maraige de Figaro*, fils d'un horloger. Sa liaison avec le spirituel pamphlétaire commença en 1770, et se continua sans un nuage jusqu'à la mort de son ami, auquel il survécut treize ans. Voltaire a loué ses opinions philosophiques. Doué de plus de fécondité que de talent, il a publié un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, et fait représenter plusieurs tragédies, dont une eut l'honneur d'être condamnée aux flammes par l'inquisition romaine, en 1768. Toutes ces productions sont oubliées, et, des nombreux volumes que Gudin a laborieusement composés, il ne reste qu'un vers souvent cité à propos de Henri IV:

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

Ce vers, qui se trouve dans une pièce de poésie envoyée par lui à un concours académique, en 1779, fut signalé par l'Académie comme propre à servir d'inscription à la statue de Henri IV. (V. la *Correspondance* de Grimm, mai 1779.) Gudin avait encore écrit une *Histoire de France* en 35 volumes, qui n'a jamais vu le jour, ainsi qu'une volumineuse biographie de Beaumarchais, dont un chapitre seulement a été imprimé dans l'édition que lui-même a donnée, en 1809, des œuvres de son ami. Quelques personnes ont prétendu que Beaumarchais lui devait une partie de ses écrits : les ouvrages de Gudin sont la meilleure réfutation de cette assertion ridicule. Ce médiocre écrivain était, d'ailleurs, le caractère le plus honorable et l'ami le plus dévoué.

On doit à Gudin de La Brenellerie, outre une *Clytemnestre* et un *Hugues le Grand*, tragédies qui ne purent pas même être représentées (1760 et 1762), *Lothaire et Valrade* ou l'*Interdit*, tragédie en cinq actes (1767); c'est la pièce qui fut brûlée par ordre de l'inquisition. L'auteur la fit imprimer à Genève (1777, in-8°), et enfin à Paris (1801); *Coriolan*, tragédie (1776, in-8°); *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne* (Deux-Ponts, 1776, 2 vol. in-8°; Lausanne, 1777). On ne permit par l'introduction de l'ouvrage en France; *Graves observations faites sur les bonnes mœurs, par le frère Paul, ermite des bords de la Seine* (Paris, 1779, in-12), recueil de contes en vers, réédité sous ce titre : *Contes précédés de Recherches sur l'origine des contes, pour servir à l'histoire de la poésie et des ouvrages de l'imagination* (1806, 2 vol. in-8°); *Discours en vers sur l'abolition de la servitude* (1781, in-8°); *Supplément à la manière d'écrire l'histoire* (Kehl, 1784, in-12), critique de l'abbé de Mably; *Essai sur l'histoire des comices de Rome, des états généraux de France et du Parlement d'Angleterre* (Paris, 1789, 3 vol. in-8°); écrit qui obtint un prix académique; *Supplément au* Contrat social (1790, in-12; 1791, in-8°; 1792, in-12); *Réponse d'un ami des grands hommes aux envieux de la gloire de Voltaire* (1791, in-8°), la *Conquête de Naples par Charles VIII* (1801, 3 vol. in-8°), poëme héroï-comique; l'*Astronomie*, poëme en trois chants (1801), augmenté d'un quatrième chant (1811, in-8°).

GUDME (Andreas-Christopher), statisticien danois, né dans l'île d'Œroe en 1771, mort à Wiesbaden en 1835. Il remplit d'abord les fonctions pastorales à Copenhague, puis entra dans l'administration, parcourut l'Allemagne et la Suisse dans le but d'y faire des études de statistique et d'économie rurale, et fut nommé à son retour inspecteur des terres dans les duchés de Slesvig et de Holstein. Gudme a publié : *Description statistique, géographique et topographique des duchés de Slesvig et de Holstein* (Kiel, 1833); *Population des duchés de Slesvig et de Holstein dans les temps anciens et modernes* (Altona, 1819, in-4°); *Manuel hydrostatique et hydraulique* ou *Science et art de se servir des machines* (Berlin, 1826).

GUDMUNDSSON (Thorgeir), érudit islandais, né à Olafsvalle en 1794. Il se rendit, en 1826, à Copenhague, où il s'occupa surtout de transcrire d'anciens manuscrits islandais, devint ensuite président de la Société littéraire islandaise à Copenhague et prit part à la fondation de la Société des antiquaires du Nord (1846). Tout en s'occupant de travaux littéraires, il a suivi la carrière ecclésiastique et a rempli les fonctions pastorales à Gloslunga et à Nysted. Gudmundsson a édité diverses *sagas* dans les recueils intitulés *Islendinga sægur* (Copenhague, 1829-1832, in-8°) et *Fornmanna sægur* (Copenhague, 1825-1837). Il a traduit, en outre, quelques ouvrages.

GUDMUNDUS (Andrea), érudit islandais, mort à Copenhague en 1654. Sa pauvreté l'ayant empêché d'aller compléter ses études à Copenhague, il suivit comme son père l'état de paysan, mais n'en continua pas moins à apprendre et composa un écrit intitulé : *De polygamia et concubitu*. Emprisonné pour ce traité, dont quelques propositions furent trouvées malsonnantes, Gudmundus fut transféré à Copenhague et attira sur lui l'attention du roi, qui subvint aux frais de ses études. On a de lui : *Philosophia antiquissima norvego-danica, dicta Voluspa* avec traduction (Copenhague, 1665, in-4°); *Ethica Odini* (1665, in-4°); *Lexicon islandico-latinum* (1684, in-4°).

GUDRUN ou **GUDRUNE**, l'une des valkyries. Son nom a été donné, par les poëtes des *Eddas* et du *Heldenbusch*, à des héroïnes dont le type est toujours d'une mâle fierté. Dans les *Eddas*, Gudrun est la femme de Sigurd et la fille de Giuki; le tableau de sa douleur, lorsqu'on lui rapporte le cadavre de son époux, est un des plus sublimes épisodes des épopées scandinaves. (V. EDDA.) — Une autre Gudrun, dont l'histoire se rapporte à des traditions islandaises, a donné son nom à une épopée qui fait partie du *Heldenbusch* et que nous analysons plus bas. Dans les *Niebelungen*, la femme de Sigurd (Siegfried) se nomme Brunhilde; mais elle est, comme Gudrun, Islandaise, ce qui atteste la perpétuité de la même tradition.

Gudrune, épopée germanique du XIIIe siècle, que l'on place à la suite des *Niebelungen*. Après un long oubli, elle a été rétablie dans le texte original, sur un manuscrit du XVe siècle que possède la bibliothèque de Vienne, et publiée en 1835 à Quedlinbourg, par M. Ad. Ziemann.

Cette épopée chante l'enlèvement de Gudrune, fille de Hettel et de Hilde, et fiancée de Hartwig, roi de Seelande. Les Normands, commandés par Ludwig et son fils Harmut, prennent d'assaut, en l'absence de son père et de son fiancé, le château où elle réside et l'emmènent en captivité. Sur son refus d'accepter la main de Harmut, la reine Gerlinde, mère du jeune ravisseur, en fait une servante et l'occupe à laver le linge. Elle est délivrée par son fiancé, qui accourt à sa défense avec une flotte nombreuse et livre pour elle des combats terribles.

La meilleure traduction de ce poëme, écrit originairement en vieil allemand gothique, est celle de Karl Simrock (Stuttgard et Tubingue, 1843). La conservation du manuscrit original est due à l'empereur Maximilien Ier, qui le fit transcrire sur parchemin, et ordonna de le déposer aux archives du château d'Ambras, dans le Tyrol.

GUDULE (sainte), patronne de Bruxelles, révérée dans toute la Belgique, née dans le Brabant vers 650, morte en 712. Elevée au monastère de Nivelle, elle rentra dans le monde en 664 et vint habiter avec sa mère et son beau-père, le comte Witger. Elle pratiqua dans le palais de sa famille les austérités les plus extraordinaires pour son sexe. L'église Saint-Michel, à Bruxelles, où son corps fut déposé, porte aujourd'hui son nom. Sa fête se célèbre le 8 janvier.

GUÉ s. m. (ghé — lat. *vadum*, mot qui ré-